

Fiction

Numéro 103, été 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20056ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2006). Compte rendu de [Fiction]. *Nuit blanche*, (103), 12–30.

fiction

Sri Aurobindo
SAVITRI**UNE LÉGENDE ET UN SYMBOLE***Trad. de l'anglais par Guy Lafond***Christian Feuillette, Montréal,****2005, 729 p. ; 44,95 \$**

Début du quatrième chant de cette légende védique : « Un monde agité, trépidant, incertain / Né de cette rencontre bouleversante et de cette éclipse / Apparut dans le vide que la Vie foulait / Monde de vive obscurité et de confuses aspirations ». Je ne me livrerai pas au jeu des adeptes de Nostradamus pour insister sur l'actualité de ces vers à notre époque. Ce sera là prêter à cet immense poème épique un projet prophétique qu'il n'a pas. Ce qu'il recèle en revanche, c'est l'intense présence aux événements du monde de tous les grands textes de l'humanité.

Voici donc, dans une nouvelle et résonante traduction par Guy Lafond, poète, pianiste et instructeur de yoga, le chef-d'œuvre spirituel de Sri Aurobindo. Les 12 livres de cet ouvrage comptant quelque 24 000 vers racontent une légende du Mahabharata, à savoir celle de l'amour de Satyavan et Savitri. Au premier plan, une allégorie : alors que Satyavan représente l'âme de la vérité d'être happée par la mort et le mal, Savitri, Verbe Divin, fille du Soleil et déesse de la Vérité suprême, vient parmi nous pour réaliser la rédemption. Mais au cœur de cette dimension narrative se dévoile peu à peu, comme dans tous les grands récits initiatiques, une autre dimension, plus subtile et qui agite les grandes forces du monde de la vie et de la mort. C'est pourquoi les personnages (il y a aussi Aswapathy,

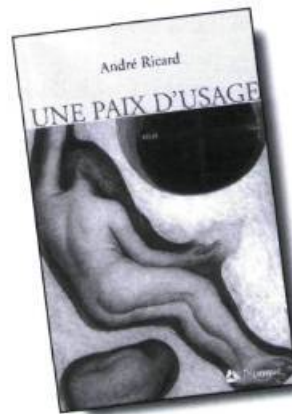
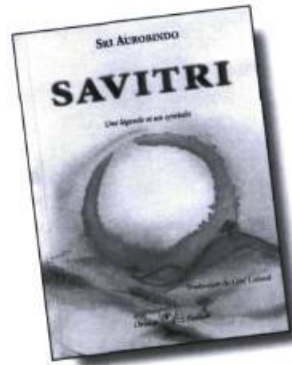
le père humain de Savitri, et Dyumatsena, le père de Satyavan) sont bien davantage que simple chair de papier puisque s'entend, au-delà de leur corps vibratoire, la musique des sphères, fils conduisant à l'immortalité. Voilà pourquoi je conseille de lire à voix haute cet extraordinaire poème.

Or, non seulement l'œuvre de Guy Lafond donne-t-elle accès à la sagesse de Sri Aurobindo, mais elle permet de relire ses recueils. C'est ainsi que j'ai à nouveau traversé « La Nuit émeraude » et que j'ai enfin entendu comment l'on survit « sans blessures à l'emprise de la Nuit ». Vient un jour où, ayant accepté de quitter la permanence, se déploie « le formidable Vaste sans forme ». Innombrables sont les jours et les nuits nécessaires pour célébrer les cycles. Que commence, substantielle, essentielle, votre lecture, votre épreuve, votre méditation.

Michel Peterson

Robert Crais
L'HOMME SANS PASSÉ*Trad. de l'américain**par Hubert Tézenas***Belfond, Paris, 2006,****389 p. ; 34,95 \$**

Par une nuit de printemps pluvieuse, l'inspecteur Kelly Diaz du département de police de Los Angeles passe un coup de fil à Elvis Cole, le célèbre privé de Robert Crais, pour lui demander de la rejoindre sur une scène de crime. Étonné, Cole demande des explications : pourquoi lui ? Il semblerait, d'après Diaz, qu'il y a de bonnes chances qu'il connaisse l'individu et puisse l'identifier. Comme Cole insiste, Kelly Diaz finit par dire que



l'homme, avant de mourir, lui a dit qu'il était le père d'Elvis Cole.

Né de père inconnu, le jeune Elvis a très tôt cherché à retrouver le père qui lui a tant manqué. Aussi cette étrange histoire de cadavre aux abondants tatouages d'inspiration religieuse, dont on ne connaît pas l'identité, l'intrigue-t-il. « Je penchai la tête pour le regarder attentivement. Ses yeux étaient ouverts et le resteraient jusqu'à ce qu'un

croque-mort les lui referme. Ils étaient marrons, comme les miens, mais opacifiés par la disparition des larmes. C'est la première chose qu'on apprend au contact des morts : quand on est vraiment parti, on ne pleure plus. »

Ainsi débute une enquête enlevée où Elvis Cole, directement concerné, se retrouve rapidement au cœur d'une affaire sordide. L'homme sans passé plongera tout de go dans celui des autres car il en émerge des personnages ambigus qui permettront de résoudre plus d'un mystère...

Robert Crais maîtrise l'art de l'intrigue et du retournement de situation. Il sait ici encore tenir son lecteur en haleine en menant de conserve enquête, histoire d'amour et quête personnelle d'un personnage. Sa prose efficace et son style énergique servent admirablement bien sa puissante imagination qui nous réserve, livre après livre, d'étonnantes surprises.

Sylvie Trottier

André Ricard
UNE PAIX D'USAGE**CHRONIQUES****DUN TEMPS IMMOBILES****Triptyque, Montréal, 2006,****211 p. ; 20 \$**

Connu surtout comme dramaturge – huit pièces dont *Le tréteau des apatrides* et *Les champs de glace*, les plus récentes, et des textes radio-phoniques – André Ricard est aussi un prosateur de haute volée. Après *Les baigneurs de Tadoussac* (1993), inondé de lumière estivale, il nous donne, lentement, secrètement mûri, un autre récit d'égale intensité mais de dimensions plus amples et de couleurs beaucoup plus sombres. Récit ou plutôt « chronique privée », dont maintes pages, d'une beauté accomplie, se condensent en poèmes en prose.

Le narrateur – très proche de l'auteur – séjourne à Mexico pour y poursuivre un travail littéraire, traduction et participation à un atelier de théâtre. Dans les marges de cette activité, il flâne, observe la mégapole en sa démesure et le petit peuple des rues, visite les pyramides aztèques brûlées de soleil, jouit d'un jardin frais comme une oasis. Par des rencontres diverses il entrevoit une société complexe, lieu de tensions et de difficultés quotidiennes, d'écarts extrêmes de fortune, échantillon des bouleversements mondiaux. Le modernisme prédateur est sans doute la manifestation présente du dieu cruel dont les légendes séculaires prophétisaient le retour. Lieu d'histoire aussi où d'anciennes civilisations bâtisseuses se croisent, auxquelles se superposent – par exemple au théâtre – des formes culturelles nouvelles.

C'est là que parvient au narrateur la nouvelle de l'attentat du 11 septembre contre les tours new-yorkaises. L'événement est si énorme qu'il semble avoir figé l'écoulement des jours. Il devient le foyer noir du récit, le trou béant qui aspire la conscience. À tous moments surgissent ainsi en surimpression des images de feu, de destruction, d'horreur pétrifiée.

À ces deux thèmes directeurs entre lesquels « circulent des fluides », se fond un autre, intime celui-là. Le souvenir d'une femme, « *amor mio* », condamnée à la chaise roulante, en sursis. Le narrateur cherchera-t-il à rétablir le lien rompu, cessera-t-il de se dérober et de nourrir sa mauvaise conscience ? Cette femme qui n'est pas nommée est l'analogue de Frida Kahlo, l'artiste au corps martyrisé ou, plus lointainement, celui de la religieuse des *Lettres portugaises*, autre figure emblématique du récit.

La souffrance multiple, pré-lude à la mort, y court, l'angoisse

Louis Hamelin

Titre adéquat et que justifient les humains comme le décor, les ambitions comme l'écriture. La nature, malgré les voracités des exploiters, demeure sauvage. Les humains qui y roulent, y baisent, y récupèrent possèdent comme principal capital un sens peu négociable de la liberté qui tient lui aussi de la sauvagerie. On y parle dru, on enjambe forêts et rivières à la façon des bottes de sept lieues, on y oublie le journalisme, la littérature et même son identité au profit d'une renaissance. On se retrouve à des centaines de kilomètres de la ville dont on ne rêve même plus. On connaît quelqu'un qui a connu l'ami de l'autre et cela suffit pour que la parole aille à l'essentiel, qu'elle rattache en un instant des humains apparemment ensauvagés et pour que ce qui aurait pu n'être qu'une brassée d'anecdotes soit un hommage à l'amitié, au prochain millénaire, à l'amour.

Louis Hamelin parle des humbles et des authentiques avec affection et admiration. Il préfère leurs sentiments bruts et pudiques aux artifices des cénacles snobinards. Mieux vaut le mythe de Mohamed Ali que les Pettigrew. Les siens, il les sait capables, pour l'amitié et rien d'autre, de rescaper le poivrot qui croupit dans sa solitude et sa saleté, comme il les sait incapables de régenter les existences. Sans ce doigté, la langue qu'écrit Hamelin blesserait même les épidermes rugueux. Elle est, en effet, sarcastique, caricaturale, barbelée. « T'as pas l'air de comprendre, Aurély. Ils mettent du

ketchup mauve sur leurs hamburgers. Un souper en tête à tête, c'est un pot de Nutella avec deux cuillers. » Mépris ? Condescendance ? Pas un instant. Mais, parce que le respect imprègne toutes choses, l'œil voit les gens comme ils sont et l'écriture s'ensuit.

La chaleur humaine donne son unité à ce superbe vagabondage et à cette galerie de portraits. Que l'immense marcheur Jackson Crier connaisse ou pas Jacob et qu'un fervent de Gérard de Nerval effectue ou non son retour sur terre dans un Nord peu romantique, cela importe peu, puisque Louis Hamelin les loge, les uns comme les autres, dans un monde de vérité, de naturel, j'allais dire d'attachante sauvagerie. La langue est compacte, dense, mordante. Comme Hamelin n'a rien du sadomasochiste, son écriture honore les humbles et ne griffe que les icônes. Tant pis pour ceux qui pérorent à L'Express pour y débaucher des aborigènes ou qui arborent bermuda dans le square voisin.

Laurent Laplante

Louis Hamelin
SAUVAGES

Boréal, Montréal, 2006, 297 p. ; 22,50 \$



partout sourd. Que faire ? La tenir à distance, l'approcher, fuir ou la dévisager ? Le narrateur passe d'une position à l'autre – et le récit conjugue les deux mouvements, entre le recul permettant le regard panoramique, et une attention d'une sensibilité affinée, mise en émoi par les objets (un insecte tombé sur la feuille de papier, un orage imminent sur les collines), par les êtres rencontrés ou remémorés, et par le langage (qui à l'occasion emprunte à l'espagnol et à des registres variés et étendus). Comment se défendre, faut-il se défendre ? L'écriture pourrait être un recours mais

elle est frappée d'inertie ou s'efforce en vain d'ordonner le chaos auquel elle est confrontée. « Parler d'un lieu brûlé, c'est ce que je fais. » Devant la dégradation de notre monde, celle de chaque être, faut-il donc céder à la désespérance ? Se rabattre sur « une paix d'usage », de compromis, peut-être de démission, où l'on « se fait défaut à soi » ? Face à « l'énigme d'être de ce monde » il n'y aura pas de réponse.

Cependant, dans les dernières pages, parmi les plus denses, les plus riches, le narrateur fait le point et trace un credo au moins provisoire. Survivent les senti-

ments de réciprocité, de compassion, de tendresse et, malgré ses défaillances, l'amour puisqu'il a été vécu et que rien ne peut rétrospectivement l'annuler. Et l'angoisse en présence de la mort n'empêche pas le saisissement par la beauté partout où elle se dévoile.

À propos de ce récit qui jamais ne cède aux modes, d'aucuns pourraient parler d'hermétisme. En réaction contre un double avachissement de notre époque, son auteur refuse toute banalité de forme comme de pensée. Ne nous y trompons pas ! L'emploi quasi mallarméen du langage qui donne à la

fiction

phrase son rythme précis, au mot son rayonnement, à l'observation et à la pensée leur juste poids, est la marque d'une haute, d'une rare exigence esthétique et éthique.

Roland Bourneuf

Nicole Houde
et Laure Muszynski
L'HYSTÉRIE DE L'ANGE
Pleine lune, Lachine, 2005,
129 p. ; 18,95 \$

Bérénice Fontaine, nom de plume de Germaine Rognon, écrit des romans policiers très prisés dans lesquels les victimes sont... à l'image de personnes bien réelles que notre auteure, tel l'Ange exterminateur, aimerait voir disparaître... En fait, des gens qui lui nuisent dans la vie quotidienne.

La « fiction » peut-elle, un beau jour, rejoindre, sinon engendrer sournoisement la « réalité » ? D'étranges événements vont se produire dans l'entourage immédiat de cette écrivaine à la rancœur facile, sensible aux contradictions qui rongent ses proches en apparence si cultivés. Quelque chose va effectivement survenir, augmentant le climat de tension, et soulever le couvercle d'une surprenante marmite...

Malgré le raffinement de l'ensemble de ce roman – les références culturelles de tous horizons foisonnent –, on peut se demander en premier lieu si ce « polar » en est vraiment un et, si Nicole Houde est à l'aise – comme coauteure, faut-il préciser – avec ce genre littéraire... Aux lecteurs et lectrices d'en juger.

Gilles Côté

Imre Kertész
ROMAN POLICIER
et **ÊTRE SANS DESTIN**
LE LIVRE DU FILM
Trad. du hongrois
par Natalia Zaremba-Huzsvai
et Charles Zaremba
Actes-Sud, Arles, 2006
et 2005, 117 p. et 191 p. ;
22,95 \$ et 44,95 \$

Écrire un roman en quinze jours : c'est le défi qu'a dû relever Imre Kertész en 1976. Ou en 1975 ? La préface signée par l'auteur parle de 1976, le texte se termine par 1975. Quoi qu'il en soit, en cette année, un éditeur hongrois était prêt à publier l'un de ses récits, *Le chercheur de traces*, à la condition qu'il fut accompagné d'un autre texte de même longueur. Kertész, donc, avait seulement deux semaines pour mettre sur papier une vague idée de roman sur le régime dictatorial de son pays. Évidemment, s'il voulait que le roman fut accepté par la censure, l'histoire devait se passer en un lointain continent, disons en Amérique du Sud. En 1977 paraît sous le nez du régime une œuvre au potentiel subversif, les confessions d'un ex-policier devenu malgré lui un membre actif du mouvement de répression. Le style est sobre, pour ne pas dire simple, comme l'est ce narrateur qui réfléchit pour la première fois de sa vie. On ne se serait pas attendu à autre chose, vu le délai d'écriture. Mais peu à peu, au fil de la lecture, les évidences du départ se complexifient et ce que l'on prenait pour de la facilité ne démontre en fait que le talent de l'auteur à se jouer de nous. Les ellipses, les non-dits, les zones obscures cachent une réalité terrifiante qui ne peut se dire



autrement. Par exemple, on ne saura jamais tout à fait se représenter l'instrument de torture que les collègues du narrateur utilisent, mais l'on saura qu'il violente sa victime d'une perverse façon. Les traits d'écriture d'Imre Kertész, qui traduisent une pensée profonde et philosophique, se retrouvent dans le journal d'un jeune homme, que feuillette le bourreau dans sa cellule avant de payer de sa propre mort celle du prénommé Enrique qui l'a rédigé. Au drame politique se conjugue ainsi une tragédie existentielle, qui a trait au sens que l'on peut donner à notre passage sur terre en regard d'une mort néantisante.

Afin de ne pas entamer le plaisir de lecture de ce *Roman policier* – et le titre n'est pas gratuit –, nous ne dirons rien de l'intrigue, sinon que l'on y recon-

naît bien le génie de l'auteur, récipiendaire en 2002 du prix Nobel de littérature. Signalons que paraissait à la fin de l'année 2005 le scénario de son roman (autobiographique) *Être sans destin*. Quelques très belles photographies du film de Lajos Koltai accompagnent ce récit singulier et essentiel sur les camps de concentration allemands.

Judy Quinn

Felicia Mihali
LA REINE ET LE SOLDAT
XYZ, Montréal, 2005,
261 p. ; 25 \$

Nous sommes en 330 avant Jésus-Christ. Alexandre le Grand est en voie de conquérir l'Asie. Il vient de battre Darius et, ce dernier étant mort, il laisse à Suse, capitale de la Perse, la famille royale sous la garde de quelques troupes en garnison.

Parmi ces soldats se trouve un jeune Grec de condition modeste, Polystratus, qui a l'indécence de chercher à entrer en contact avec la reine mère, Sisygambri. Il réussira, et entre eux naîtront des liens qu'aucun des deux n'aurait pu prédire. Ils sortiront même ensemble clandestinement de la ville pour voyager incognito vers l'est, sur la trace du grand Alexandre, ne retrouveront jamais celui-ci, deviendront amants, seront séparés par les aléas du voyage, se retrouveront... et finiront par s'établir en Grèce, dans la modeste demeure du soldat.

C'est la rencontre de deux cultures que nous raconte ici Felicia Mihali, Montréalaise d'origine roumaine, qui a fait des études en philologie classique et en histoire de l'art. Le Grec découvrira que les « barbares » sont plus raffinés qu'on ne le croit dans son pays. Quant à Sisygambri, qui s'est laissé charmer par *l'Illiade* – qu'elle lit dans le texte – et par le discours des Grecs sur eux-mêmes, elle

déchantera une fois installée dans un pays qui a la fâcheuse tendance à peindre de lui-même un portrait plus grand que nature (ce qui – et ce n'est pas innocent – n'est pas sans faire penser à la grande puissance conquérante de notre époque).

C'est aussi le cheminement d'une femme d'un certain âge habituée aux grandeurs de la noblesse, qui verra son fils tué par l'ennemi et son royaume réduit à l'état de territoire conquis, et se découvrira elle-même comme femme au fil des voyages et des rencontres.

L'auteure prend bien soin de nous signaler que son œuvre est purement fictive, et explique en quoi dans une note au lecteur. Toutefois, elle semble bien connaître l'histoire et les deux cultures en question, et elle a d'ailleurs la délicatesse d'émailler son texte de courtes notes en bas de page pour éclairer le lecteur en cas de besoin, sans toutefois l'assommer avec ces considérations.

L'exploration d'un monde peu connu et l'accompagnement d'une femme au destin peu commun dans son voyage intérieur font de ce livre une lecture intéressante.

François Lavallée

Umberto Eco LA MYSTÉRIEUSE FLAMME DE LA REINE LOANA

Trad. de l'italien
par Jean-Noël Schifano
Grasset, Paris, 2005,
489 p. ; 36,95 \$

« Et comment vous appelez-vous ? – Attendez, je l'ai sur le bout de la langue. » Ainsi commence le cinquième roman d'Umberto Eco. Nous sommes en 1991 : Giambattista Bodoni, dit Yambo, sort d'un coma provoqué par un accident vasculaire cérébral. Cet homme qui a tout oublié de son passé, c'est l'intellectuel, l'érudit par excellence. Il ne reconnaît plus ses proches, ne se rappelle pas sa propre vie mais a tout

Marie Redonnet

Gracié d'une peine à perpétuité pour son rôle dans une tentative de coup d'État, Diego Aki quitte son Afrique natale pour débarquer, à la faveur de la nuit, dans une crique des côtes françaises. Il y fait la rencontre d'une femme, vivant seule dans un cabanon, qui l'héberge quelques jours. « Vous n'avez rien à craindre. Pour moi, la France reste une terre d'asile. Ceux qui font une traversée périlleuse pour venir y vivre ont le droit d'y tenter leur chance. » Rasséréné par cet accueil chaleureux, Diego se rend chez un vieil amoureux de la tante qui l'a élevé. Celui-ci, devenu garagiste dans une banlieue nord de Paris, a promis de l'aider. Pour Diego commence alors une vie de sans-papiers toujours menacé d'expulsion puisque, comme l'a tout de même ajouté Rita avec lucidité, « [q]ui sait ce qui les attend ? La France est de moins en moins une terre d'accueil ».

Sa rencontre avec un ancien révolutionnaire africain, qui règne désormais sur un petit ghetto de clandestins dans une gare désaffectée, sera déterminante. Grâce à cet Aigle Noir, Diego décrochera un premier emploi de veilleur de nuit dans une usine mais surtout il fera la rencontre de son ex-femme, Nelly, productrice de cinéma. Car, malgré les angoisses et les périls qui rôdent – en particulier l'enquête pour le meurtre d'un des travestis du bordel, où il trouve un second

emploi de veilleur de nuit, que l'inspecteur veut lui coller sur le dos –, Diego poursuit toujours son rêve : réaliser un film qui, à travers le personnage de Samir, son double, raconte

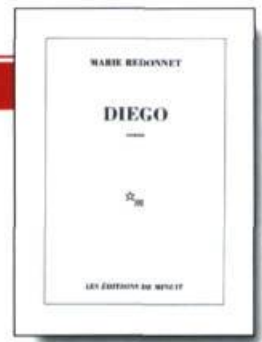
le destin de ces sans-papiers qui tentent, entre espoir et désarroi, de refaire leur vie.

Écrit dans une langue autre que celle de Marie Redonnet, *Diego* aurait tout pour sombrer dans le mélodrame. Mais les phrases courtes, toujours au présent, sans fioritures et presque sèches de Redonnet en font un roman juste et poignant qui rend toute sa tragédie à l'histoire de ce clandestin. Une histoire exemplaire ? Certes pas, puisque le rêve – réalisé – de Diego lui donne une dimension et des possibilités qu'ont très peu souvent ces immigrés, même bardés de diplômes, qui affrontent leur nouvelle vie sans papiers ou cachés derrière des faux. Mais *Diego* témoigne néanmoins de la force de l'imaginaire dans la construction de l'espoir et de la volonté de survie de ceux qui n'ont plus rien à perdre.

Linda Amyot

Marie Redonnet
DIÉGO

Minuit, Paris, 2005, 189 p. ; 27,95 \$



retenu de ses lectures : « Je préférerais avoir oublié Martin Guerre et me rappeler où je suis né ». Mais il en est ainsi, la mémoire de Yambo n'est d'abord que le souvenir des choses lues.

Parti se reposer dans sa maison de campagne, Yambo redécouvre les livres de sa jeunesse, romans de cape et d'épée, revues, bandes dessinées – d'où les nombreuses illustrations du livre –, et tombe par hasard sur l'histoire de la reine Loana, héroïne idolâtrée d'un album d'enfance. Au contact des ouvrages de propagande mussolinienne ou des BD qui mettent en scène d'invincibles héros américains, entre « visualisation » de défilés militaires de l'Italie

en guerre et images de vamps étatsuniennes, Yambo retrouve peu à peu la mémoire : « J'étais revenu dans le grenier, et je commençais à craindre que de mes années d'écolier il ne fût rien resté, quand m'est tombé sous les yeux un gros carton fermé par du ruban adhésif, où on avait écrit Primaires et Secondaires Yambo ». Alors commence pour lui un long cheminement vers les sources du passé, et pour le lecteur une fresque historique remplie du bruit, sécurisant ou sinistre, que font les pages d'un livre quand on les tourne. Poids de l'histoire, purgatoire de l'enfance et présence de Lila, l'amour de jeunesse.

On connaît la passion dévorante d'Umberto Eco pour les

livres – professeur de sémiologie à l'Université de Bologne, essayiste renommé, romancier à succès avec son premier roman *Le nom de la rose*, il est aussi un réputé collectionneur de livres anciens et sa bibliothèque milanaise, dit-on, contiendrait à elle seule quelque 50 000 ouvrages... On ne s'étonne donc pas que *La mystérieuse flamme de la reine Loana* se présente comme une impressionnante fresque encyclopédique. L'érudition, on s'en doute, est au rendez-vous. Mais plus surprenant chez Eco est le dépouillement stylistique du roman, presque ascétique par moments.

Il n'a jamais été facile de résumer un livre d'Umberto Eco,

fiction

ce le sera moins encore avec *La mystérieuse flamme de la reine Loana*. La lecture n'en est pas toujours facile tant est omniprésente l'érudition de son auteur et dense l'inventaire littéraire. Il faut sans conteste une concentration supérieure à la moyenne pour en venir à bout. Il reste que ce roman illustré est magistral (au sens propre), en plus d'être (pour la petite histoire) un bel objet éditorial.

Isabelle Collombat

Alexandre Jardin
LE ROMAN DES JARDIN
Grasset, Paris, 2005,
313 p. ; 29,95\$

Amadeus n'avait pas le choix de devenir Mozart, tant l'y prédestinaient son entourage et son don. De même, Alexandre ne pouvait naître qu'en Jardin, c'est-à-dire dans la démesure et l'excentricité jubilatoire.

C'est du moins ce que ce maître du romantisme naïf nous laisse croire avec une galerie de personnages (ou personnes ?) plus grands que nature. Tournant le dos aux sentiments « fleur bleue », l'écrivain dépeint féroce sa famille de fantasques créateurs dans ce roman dont on ne sait plus s'il en est vraiment un : en passant du trio-lisme des parents avec Claude Sautet à la bestialité et au sadomasochisme, le lecteur se sentira bien loin de *Fanfan* !

On n'ignore plus depuis la parution de ce roman-confession qu'Alexandre Jardin a quelque peu enjolivé les faits. Et même tant brodé au sujet de sa tribu qu'on ne sait plus où se termine la réalité et où commence la fiction.

Qu'importe ! Le plaisir que l'on prend à sa délicate prose, à

ses envolées littéraires est intact. Pardonnons-lui donc toutes les errances puisque, comme Alexandre l'écrit lui-même, le moteur des Jardins est la quantité de rêves qu'ils produisent autour de leur histoire.

Suzanne Desjardins

Nathalie Watteyne
CELLE QUI
Les Herbes rouges, Montréal,
2005, 64 p. ; 12,95 \$

Renée Gagnon
DES FOIS QUE JE TOMBE
Le Quartanier, Montréal,
2005, 88 p. ; 14,95 \$

Dans son troisième recueil chez autant d'éditeurs, Nathalie Watteyne approfondit sa mise en contraste de la poésie et de la prose. Dans l'alternance du lyrique et de l'anecdotique, ses textes invitent le lecteur à réfléchir sur ces deux dimensions, sur la façon dont elles peuvent se côtoyer ou se dissimuler l'une l'autre. Sous des allures très hétérogènes, le recueil trouve d'ailleurs son unité dans les métamorphoses d'un sujet, *Celle qui*, voire « Pas celle » (titre du poème de la page 49), dans un trajet discontinu où – en marge du spleen et de l'ironie – une parole interrogative domine subtilement le tableau. Ce sont là des textes impurs, des textes du mélange, où la poésie demeure inquiète quant à sa véritable nature, séjournant dans un cirque un peu grotesque telle la *Petite fille aux haltères*, illustration de Jean Dallaire disposée en frontispice. Rempli de trompe-l'œil et habité par une fantaisie troublante, le livre se révèle encore mieux à la relecture puisqu'il y a, écrit Nathalie Watteyne, « Sous la peau de mon



main / mes mains savent calquer / le silence à la peau courte », « j'asphyxie mon nom / et me garde / des regards plombs sur l'échine » sont des échantillons représentatifs de ce balbutiement volontaire, dont le mouvement s'apparente à celui d'une lame de rasoir. Si les objectifs de ce recueil peuvent rejoindre ceux du précédent, c'est en sacrifiant davantage la lisibilité, ce qui s'accompagne d'un charme un peu monstrueux. Il semble qu'on aurait tort de n'y voir qu'un babil purement cérébral, car c'est à l'inquiétante construction d'une voix qu'on assiste, à moins qu'il ne s'agisse de son implacable destruction. Une écriture à surveiller.

Thierry Bissonnette

Fabien Ménar
LE MUSÉE DES INTROUVABLES
Québec Amérique, Montréal,
2005, 426 p. ; 24,95 \$

Fabien Ménar récidive : Flemmar Lheureux, le protagoniste un peu dingue de son premier roman, *Le grand roman de Flemmar*, refait surface mais, cette fois, il est entouré de personnages excessifs et drolatiques. En mettant en scène une intrigue policière disons... « autour de la littérature », Ménar s'en donne à cœur joie, égratignant au passage le milieu de l'édition et le monde universitaire.

L'élément déclencheur ? Les dix tomes du roman *Notre pain quotidien* publiés simultanément chez dix éditeurs. Il n'en faut pas moins pour mettre le feu aux poudres, attiser les convoitises et réveiller les bas instincts de l'espèce littéraire et de sa nombreuse descendance, toujours en quête de gloriole ou de profits. Mais voilà que l'événement littéraire se corse d'un double meurtre chez lesdits éditeurs. Entrent alors en scène le sym-

histoire / une combinaison nous propulsant loin », et qu'il faut un certain temps avant de bien saisir ce couplage de légèreté et de profondeur.

Sous un mode beaucoup plus glacial et beckettien, *Des fois que je tombe* de Renée Gagnon présente un attrait semblable pour l'ellipse et ses vertus expressives d'une identité trouée, « ajourée » aurait dit André du Bouchet. « [C]herche mots j'embûche / je dis mourir / avec

pathique et très cultivé lieutenant Lemaitre, qui en plus d'élucider les crimes fait la promotion de la littérature parmi ses sergents, la non moins sympathique Clothilde, étudiante en littérature et commis à la librairie Masson, dont les répliques mordantes décapent les faux jetons et lui valent le plus grand respect et, bien sûr, le raté sympathique, défenseur acharné des grands classiques, ce cher Flemmar, abruti d'ambitions mort-nées.

Nul doute que Fabien Ménar est un amoureux transi. La littérature, du père Goriot à la tribu Malaussène, compte sûrement parmi ses maîtresses les plus chères ! Sous sa plume, narquoise et féconde, un monde fou fou s'offre à nous ! Une comédie humaine, façon Daniel Pennac.

En dire davantage relèverait du sacrilège !

Sylvie Trottier

J. M. G. Le Clézio
OURANIA
Gallimard, Paris, 2006,
295 p. ; 29,95 \$

Avec *Ourania*, J. M. G. Le Clézio nous convie à un voyage paradoxal et désenchanté en Utopie. Son narrateur, un géographe français en mission au Mexique, sera confronté – sans cesser d'être émerveillé – à deux expériences collectives en rupture avec notre modernité néolibérale. Mais ce franchissement des frontières, cette mise en perspective d'un ailleurs travaillé tant par des utopies que par les différentes figures d'un pragmatisme prédateur, ne nous sera livré qu'après que le narrateur ait replongé dans un souvenir d'enfance : l'invasion puis l'occupation par les troupes allemandes, associées à l'absence du père, la mère et l'enfant étant seuls pour faire face à l'histoire

et à la guerre. L'enfant n'aura alors comme outil pour lutter et échapper à l'horreur du moment qu'un gros livre rouge parlant de la Grèce, de ses îles. Et c'est cette Grèce idyllique qui leur permettra d'échapper à la réalité insupportable du moment.

Vient ensuite la présentation des deux utopies qui ont pris la forme de communautés que le narrateur côtoiera au Mexique : celles du Campos et de l'Emporio. La première nous convie à une expérience mystico-libertaire menée sous la houlette d'un patriarche (un Indien de nation dinée et de père canadien-français) ; la seconde à un humanisme néogrec. Toutes deux minées par des prédateurs externes et des machiavels internes.

Les influences littéraires explicites (Thomas More, Robert Louis Stevenson, ...) ne doivent pas nous faire oublier une autre facette de l'utopie amplement

déployée dans *Ourania*, celle d'une fiction permettant de fuir la tragédie du réel. L'utopie, comme la fable, a l'extraordinaire faculté de maintenir l'espoir, la joie de vivre. Et le vecteur par excellence d'exploration distante des utopies et du réel est, pour l'auteur, le français.

La langue française, Le Clézio la pose comme un « lieu » qui aurait renoncé à son incarnation, ceci permettant de chaleureuses errances, troublées jusqu'au dégoût par la mesquinerie, la férocité vorace d'humains ayant fait de l'avoir leur seul horizon.

On aimerait commenter plus longuement ce roman. C'est dire qu'il ne laisse pas le lecteur indifférent, plutôt envoûté par la circularité et la sobriété des outils littéraires que déploie Le Clézio au sommet de sa maîtrise d'une fiction toute en clair-obscur.

Jacques Caroux

Triptyque

NOUVEAUTÉS DE LA RENTRÉE 2006

www.triptyque.qc.ca
tél. et téléc. : (514) 597-1666



ANDRÉ RICARD
Une paix d'usage
roman, 211 p., 20 \$

« Dans le corpus littéraire québécois, rien ne ressemble, sinon les œuvres récentes de Marie-Chaire Blais, à une appropriation aussi globale de la condition humaine contemporaine. À l'â quoï bon du renoncement, M^{me} Blais et le dramaturge André Ricard opposent une même dénonciation du consentement au désastre, une même éthique de la solidarité et finalement un même lamento amoureux. »

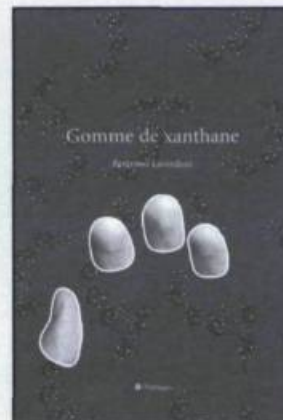
***** Réginald Martel, *La Presse*



CARMEN STRANO
Le cavalier bleu
roman, 251 p., 20 \$

Septembre 1938, du château de Hochburg. Les dirigeants nazis festoient dans les salons. Le scénariste Paul Stern est convié à venir y passer quelques jours en compagnie de sa sœur Paul, qui déteste le régime, se trouve confronté à son vieil ennemi Julius Hepp.

« L'écrivaine fait de son deuxième roman, un récit aux accents spirituels et philosophiques offrant une réflexion étonnamment sereine (et suffisamment distanciée) sur la distinction entre le bien et le mal, la fascination qu'exerce les tyrans, les rapports entre la liberté et la mort. »
Éric Paquin, *Voir*



BERTRAND LAVERDURE
Gomme de xanthane
roman, 193 p., 19 \$

Le personnage principal de ce roman est un poète. Son éditeur, plutôt aigri, le somme de pondre un roman en trois mois. Cette gestation romanesque aura pour conséquence de chambouler sa vie. *Gomme de xanthane* lie la banalité du quotidien à l'imaginaire, entremêle habilement les narrations et nous convie, non sans humour, au cénacle des poètes québécois.

« Le style est impeccable, la phrase est rythmée et précise, la narration est coulante... Brillant et jouissif. »

Christian Desmeules, *Le Devoir*



DIANE JACOB
Le vertige de David
roman, 154 p., 19 \$

« Si le premier roman de Diane Jacob porte sur le dédoublement de la personnalité et soulève la délicate question de l'identité, il se veut avant tout un hommage au poète Abraham Moses et à tous ceux qui, par leurs mots et leur gourmandise d'esthète, refusent d'aplatir le réel et l'imaginaire et mettent de la beauté et du rêve dans nos vies. »

Suzanne Giguère, *Le Devoir*

Orhan Pamuk

NEIGE

Trad. du turc

par Jean-François Pérouse

Gallimard, Paris, 2005,

485 p. ; 39,95 \$

« La neige tombait, telle qu'elle tombe en rêve, lancinante, silencieuse ; le voyageur assis côté fenêtre se purifiait avec les sentiments d'innocence et de naïveté auxquels il aspirait avec passion depuis des années et se mettait à croire, optimiste, qu'il se sentirait dans ce monde comme chez lui. » Voilà l'état d'esprit dans lequel Ka, exilé politique, poète et vaguement journaliste, entreprend son voyage à Kars, petite ville d'Anatolie ensevelie sous la neige. Sous le prétexte de couvrir pour un quotidien d'Istanbul les prochaines élections municipales et d'écrire un article sur les récents suicides de femmes survenus à Kars, Ka désire avant tout revoir une jeune femme qu'il a connue à Istanbul pendant ses années d'études.

Dans *Neige*, Orhan Pamuk brosse un tableau politique de la vie actuelle en Turquie où cohabitent nationalistes laïques et islamistes radicaux. À Kars, où les routes sont fermées depuis quelques jours en raison d'une tempête de neige, Ka a peine à choisir son camp ; courtisé à la fois par les laïques et par les religieux, Ka a pourtant bien d'autres préoccupations : séduire la belle Ipek et profiter d'une soudaine inspiration pour écrire un recueil de poèmes. Constamment sollicité, appelé à prendre position, Ka se trouve mêlé à une affaire qu'il paiera de sa vie quelques années plus tard.

Insurrection, manipulation, intimidation... roman à suspense ? C'est ce que nous promet la quatrième de couverture. Pourtant, le style de Pamuk, hautement descriptif et souvent surchargé, ne s'y prête pas. *Neige* m'apparaît bien davantage comme un long et touchant témoignage d'un observateur engagé. Orhan Pamuk, partisan de l'intégration de la Turquie dans l'Union européenne, ne manque pas de placer son héros porteur des valeurs européennes aux côtés d'intégristes puritains qui ont pour seul projet l'application de la charia.

Sylvie Trotter

Ioana Georgescu

ÉVANOUISSEMENT**À SHINJUKU**

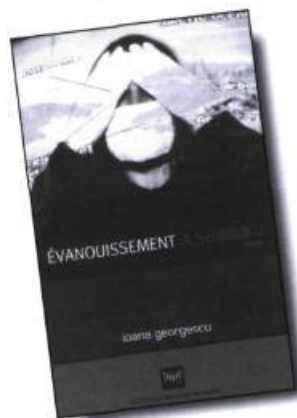
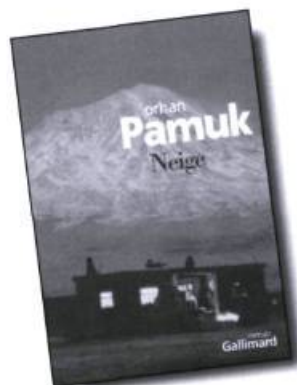
Marchand de feuilles,

Montréal, 2005,

150 p. ; 21,95 \$

Le projet de Dolorès D., personnage principal du premier roman d'Ioana Georgescu, est une « vidéo sur écrans multiples, où il y aura des images de foules, de villes en lumière, d'un corps qui tombe, de cerveaux, d'écrans noirs ». La structure et le contenu d'*Évanouissement à Shinjuku* correspondent à cette définition également.

Née à Bucarest d'une mère qui s'est « réfugiée dans une folie difficile à détecter » après la mort de son mari (beau-père de Dolorès), et d'un père qu'elle n'a jamais rencontré et dont elle ne possède qu'une photo, Dolorès est entourée d'êtres absents : son demi-frère « s'est enfermé dans un mutisme qui alterne avec



quelques évanouissements, surtout celui qui s'est produit à Shinjuku. Parce que « après a chute de corps [ne restent que] turbulences de souvenirs embrouillés dans un vertige ». Après s'être longuement trimballée sans sa caméra, Dolorès la reprend pour filmer la *Dateline*, ce point où se rejoignent hier et demain. Bien qu'apparaissant vers la fin du roman, cette envie de capturer le temps zéro définit le texte entier.

Ioana Georgescu – une artiste multidisciplinaire née en Roumanie et vivant en Amérique du Nord, tout comme son héroïne – a un style très riche et imagé. Il convient parfaitement à des chapitres qui s'apparentent à de courts vidéos (et portent, d'ailleurs, des titres fort appropriés : « Écran noir », « Écran bleu », « Écran rose bonbon »,...).

Évanouissement à Shinjuku étant le premier volet d'une trilogie sur la mémoire du corps, le temps et le déplacement, nous attendons les prochains avec impatience en espérant qu'ils soient aussi bien écrits. Aussi inspirants.

Radmila Zivkovic

Michael Delisle

LE SORT DE FILLE

Leméac, Montréal, 2005,

121 p. ; 14,95 \$

Michael Delisle, dans son plus récent recueil de nouvelles *Le sort de fille*, s'emploie à décrire de brefs moments d'attente où tout bascule. Non pas que sa prose déploie des trésors d'ingéniosité à trouver des rebondissements inattendus ; elle travaille plutôt à faire surgir les malaises contemporains liés à la famille, à la solitude et aux espoirs secrets. Les sept nouvelles de cet intense recueil s'installent au cœur d'un désarroi familial, où le quotidien cache des blessures vives. Tous les personnages sont doués d'une prescience devant le

l'hystérie », son amie Vera ne lui écrit plus et Fatahl, l'homme avec qui elle a failli se marier, est tué par une bombe... et puis, elle passe son temps entre différentes villes (New York, Hong Kong, Tokyo, Lisbonne,...), vit de beaux moments avec des étrangers et essaie de « retrouver sa mémoire déstabilisée ». À l'origine d'une telle recherche :

désaveu du monde ; ils savent qu'à tous instants les plaies peuvent s'ouvrir, même qu'ils peuvent eux-mêmes les rouvrir, comme Jérôme, ce simple d'esprit grattant jusqu'au sang ses boutons, qui porte caché en lui une méchanceté naturelle derrière un masque d'innocence. Abandonnés par leur père, confrontés à l'indifférence de leur mère, soumis à des violences intériorisées et ne connaissant que des amitiés fragiles, les personnages de Michael Delisle tentent de se composer un monde intérieur riche où la culture (Stéphane Mallarmé, Charlotte Brontë, par exemple, et *Le Petit Larousse*) ferait rempart, espoir rendu inefficace par la cruauté de l'univers implacable de leur banlieue anonyme et froide. Ces nouvelles, qui se répondent à travers des lieux communs comme le boulevard Therrien à Longueuil et des personnages qui reviennent à l'occasion, insistent sur la part compromettante en chacun de nous, celle qui cherche à améliorer son sort, mais qui débouche sur une violence envers soi et autrui difficilement contrôlable. Dans ces remous de l'attente, où le désordre semble toujours devant soi, l'espoir, comme le désarroi, ne s'attache qu'à de petits gestes quotidiens. L'art de Delisle réside alors dans les ellipses ; celles-ci rendent compte de la puissance d'une narration qui maîtrise ses effets, et elles décrivent d'une certaine façon les malaises d'une culture sans repères. Dès lors, que ce soit en décrivant l'attente d'un autobus ou de la mort d'une chienne malade ou en exposant une situation économique qui entraîne que les corps deviennent la seule monnaie d'échange, l'écriture de Michael Delisle met en évidence ce qui retient au sol nos projets de libération et fait que nous devenons chacun un « chien attaché ».

Michel Nareau

Tom Sharpe

L'humour tue, il tue bien et il est immoral. Tom Sharpe, qui le sait, use de ses armes avec brio et sans état d'âme. Il crée des anti-héros aux désirs coupables qui les mènent jusqu'au meurtre, au bout d'un périple dévastateur qui les détourne de ce qui est bien. Ces personnages-là sont cruels et n'attirent pas la sympathie du lecteur, même si, parfois, à cause de la cruauté de leur destin, il peut compatir, tout en se méfiant, à leurs malheurs. Le monde qu'ils habitent est mauvais, il se dégingue en quelque sorte jusqu'à la déliquescence. L'auteur prend plaisir à nous montrer comment ce monde court à sa perte et comment ses créatures se détruisent. Ici, nulle compassion, nulle pitié. Tom Sharpe fonce comme un bolide, accrochant tout au passage avec une jubilation sadique.

Wilt, son anti-héros pitoyable, a fait le choix de rester en Angleterre plutôt que de suivre son épouse Eva et ses quadruplées en Amérique, chez l'oncle Wally. Ça lui coûtera cher. Pendant que ses femmes, là-bas, à Wilma, Tennessee, sèment la terreur et la discorde, Wilt est emporté dans une série d'aventures rocambolesques où il fraie, malgré lui, avec des tueurs, des personnages sans foi ni loi et des policiers qui

n'ont aucune sympathie pour sa personne et qui aimeraient bien lui mettre sur le dos tout le mal qui arrive. C'est d'une grande cruauté et c'est souvent drôle. Mais on est porté parfois à frémir d'horreur, à trouver ce monde romanesque bien noir, malgré le rire, malgré l'humour. On se demande si c'est bien le même monde dans lequel on vit, et puis, réflexion faite, on peut croire que oui, c'est le même monde. Le pire est là. Tom Sharpe a peut-être frappé juste. Les romanciers ne sont jamais loin de la vérité.

Richard Desgagné



Tom Sharpe COMMENT ÉCHAPPER À SA FEMME ET SES QUADRUPLÉES EN ÉPOUSANT UNE THÉORIE MARXISTE

Trad. de l'anglais par Christiane et David Ellis
Belfond, Paris, 2005, 259 p. ; 29,95 \$

Michel Tremblay LE CAHIER BLEU Leméac, Montréal/Actes Sud, Arles, 2005, 313 p. ; 26,95 \$

Après la fermeture du Boudoir, le bordel de travestis qui a fait ses choux gras de l'Expo 67, Céline Poulin reprend du service au Sélect et occupe le devant de la scène dans la trilogie de Michel Tremblay qui s'achève avec *Le cahier bleu*. Mais c'est une Céline bien différente de celle du *Cahier noir* que l'on découvre ici. Celle qui, par peur du rejet, péchait naguère par excès de prudence se lance dans l'aventure amoureuse avec la fougue des premiers émois : « Alors sans plus réfléchir j'ai sauté à pieds joints dans mon destin en me récitant tous les lieux communs

que je connaissais : adviene que pourra, *que sera sera*, à Dieu-vat, l'avenir appartient aux audacieux, un tiens vaut mieux que deux tu l'auras, fuck la marde... » L'amour frappe Céline de plein fouet ! Grands yeux bleus et fossettes irrésistibles, Gilbert Forget, l'élus, cache toutefois derrière son air romantique de bien lourds secrets que Céline découvrira au fil du temps.

Michel Tremblay clôt sa très belle trilogie en réaffirmant ce dont toute son œuvre parle depuis des décennies : en rompant avec les tabous, en faisant l'éloge de la différence, Tremblay donne la parole aux exclus, aux exilés de la « haute et bonne société » qui disent sans ambages ce qui n'est pas de bon ton. Aussi la naine Céline Poulin peut-elle se joindre au chœur des

femmes qui peuplent l'univers de Tremblay : Laura Cadieux, Nana, Albertine, Marie-Lou, Thérèse et Pierrette... La trilogie des cahiers, c'est aussi le portrait d'une société en ébullition qui émerge d'un passé ultramontain. C'est l'époque des pattes d'éléphant, du patchouli, de l'Osstidcho, des débuts prometteurs du théâtre québécois, de l'arrivée d'une génération de chanteurs qui n'ont pas froid aux yeux ! Enfin, ces trois romans racontent aussi la venue à l'écriture de Céline Poulin : « [...] ah ! la joie de trouver le mot juste, la bonne formulation, la tournure de phrase originale, le plaisir de faire parler les autres, essayer de transcrire leur langage en en préservant toute la saveur ! »

Sylvie Trottier

fiction

**Luis Fernando Verissimo
LE DOIGT DU DIABLE**

Trad. du portugais
par Geneviève Leibrich
Seuil, Paris, 2006,
115 p. ; 24,95 \$

Depuis le début des années 2000, les éditions du Seuil et Écaille du Sud ont entrepris de publier en traduction française certains des meilleurs romans et polars de Luis Fernando Verissimo, figure majeure de la littérature brésilienne. Lui-même fils d'écrivain, Verissimo est journaliste, scénariste pour le cinéma et la télévision, humoriste, bédéiste et saxophoniste de jazz. Il a publié avec un égal succès romans, polars – dont plusieurs ont été adaptés pour le cinéma et le théâtre – bandes dessinées, poésie, récits de voyage et chroniques journalistiques à l'humour corrosif.

Dernier roman traduit, *Le doigt du diable* raconte fort habilement l'histoire d'une pernicieuse guerre bactériologique menée en coulisses par un petit groupe de leaders qui, selon les dires de Josef Teodor, s'avèrent être les véritables dirigeants du monde. Mais le jeune journaliste, débarqué à Manaus, au cœur de l'Amazonie, pour enquêter sur des plantes médicinales inconnues, peut-il vraiment croire le récit du Polak ? Cet exilé aux origines nébuleuses, carburant à la cachaca à longueur de journée, est-il vraiment l'ancien tueur à la solde de la puissante organisation clandestine ? Le Dr Curtis, pris de remords, a-t-il réussi à découvrir la racine de l'antidote au virus qu'il a inoculé en Afrique ? La sensuelle Serena, au corps moitié indien moitié danois et aux pouces amputés,

serait-elle aussi une initiée de la secte, inspirée d'une toile du grand peintre Fra Angelico, qui attend l'inévitable fin du monde ? Et pourquoi l'éditeur en chef du journal, qui ne se souvient jamais du nom du jeune journaliste, s'intéresse-t-il soudain à son histoire ?

Remarquable à plus d'un égard, *Le doigt du diable* ressemble à un thriller. Ce court roman garde un suspense constant ; mais l'essentiel de l'action, qui tient presque seulement au seul récit de l'ex-tueur ivrogne, se déroule entre les murs d'un bar et ceux d'une chambre. Il contient également les principaux ingrédients qui ont fait le succès de récents best-sellers internationaux où s'entremêlent art, religion et organisation clandestine. Mais *Le doigt du diable* appartient à un tout autre genre. Avec son « code Fra Angelico », Luis Fernando Verissimo démontre brillamment tout son art du roman satirique.

Linda Amyot

**Tim Winton
CLOUDSTREET**
Trad. de l'anglais
par Nadine Cassie
Rivages, Paris, 2005,
494 p. ; 29,95 \$

L'Australien Tim Winton a écrit, sur le thème de la réconciliation et de l'appartenance, un éblouissant roman où le passé se mêle au présent, où les esprits côtoient les vivants et où le malheur n'arrive jamais à tuer l'espérance. Bienvenue sur Cloudstreet !

Nous sommes en Australie dans les années 1940. La famille Pickles, abonnée à la déveine, a hérité d'une mesure qui n'a gardé de son glorieux passé que ses vastes proportions. Poussée



par le besoin, elle en cédera une partie à la famille Lamb, elle-même chassée de sa ferme par le malheur. Sur une période d'une vingtaine d'années, Tim Winton nous raconte les joies et les peines de cet équipage improbable que le destin a réuni sur le même rafirot.

Emmêlés les uns aux autres, mais étrangement seuls, les membres des deux familles cachent tous une blessure qui les maintiennent en deçà du bonheur. Pour combler leur vide intérieur, les parents Pickles ont choisi l'évasion – le jeu pour Sam, l'alcool pour Dolly – abandonnant plus ou moins leurs enfants à leur sort. De leur côté, les Lamb fuient dans le travail le chagrin causé par la « perte » d'un enfant dont ils ne se sont jamais remis. *In fine*, après bien des essais et des erreurs et malgré les doutes et les errances, tous ces laissés-

pour-compte seront sauvés de la solitude et du désespoir par l'attachement qui les lie.

Avec cette chronique familiale touchante et souvent bouleversante, Tim Winton signe une œuvre riche, débordante de sensibilité, de verve et de drôlerie. Il est difficile de résister aux charmes de *Cloudstreet*. S'y aventurer, c'est se laisser happer par un grand bonheur de lecture.

Yvon Poulin

**Luc Bertrand
TRANSFUGES**
L'Interligne, Ottawa, 2005,
335 p. ; 24,95 \$

À peine fictive, la politique québécoise est à l'honneur dans le polar de Luc Bertrand, qui nous a concocté une intrigue encore plus sordide – enfin, on l'espère ! – que le scandale canadien des commandites.

À la suite du suicide de Raynald Genest, son ancien bras droit, un ex-premier ministre fédéraliste, Marc Rivard, qui a su tirer profit de la guerre contre le crime organisé, fait de surprises découvertes dans un cahier qu'il découvre dans la paperasse du défunt. De la lecture de ce cahier, Rivard déduit que Genest, en qui il a eu jadis pleine confiance, se serait livré à des activités pour le moins compromettantes. Son gouvernement n'aurait pas été épargné puisque certains de ses membres auraient trempé dans des affaires illicites. Genest fait également état de complots qui se seraient tramés parmi certains ministres de l'ancien gouvernement et d'une corruption de grande ampleur impliquant le crime organisé. Un nom bien connu revient souvent : Alain Turgeon.

Ces découvertes surviennent au moment où l'actuel premier ministre, Stéphane Bélanger, tente un procès à Alain Turgeon, un ennemi personnel dont il se

fiction

jure d'avoir la peau. Ça sent éminemment la vengeance et l'avocat Ben-Veniste, qui est chargé de l'affaire, met tout le monde en garde contre ce procès précipité.

À part quelques erreurs de langue et maladresses de style, le polar de Luc Bertrand est mené avec habileté. Pas de la grande littérature, certes, mais un bon moment à passer en compagnie de personnages que l'on se plaît à identifier à bien des acteurs de la scène publique du Québec.

Sylvie Trottier

Hélène Dorion
RAVIR : LES LIEUX
La Différence, Paris, 2005,
107 p. ; 19,95 \$

Il semble difficile de parler de ce qui nous dépasse sans employer des mots comme « indicible », « innommable », « insondable », des mots qui ne signifient plus grand-chose quand il est question de poésie. Traverser *Ravir : les lieux*, c'est en effet vivre une expérience à la fois intellectuelle et sensible de la dispersion, pour ne pas dire de la disparition. « D'aucun voyage tu ne reviens / sans que ta vie, du rivage / encore lointain, ne s'approche. » Malgré l'obscur complexité de cette poésie, c'est vers la vie que marche la poète, vers laquelle elle nous invite aussi à marcher, « les taches de vies / au bord des jours, les visages / que l'ombre a cessé d'enfouir ». Mais est-ce possible de trouver cette présence à travers les mots, cela ne mène-t-il pas, au contraire, vers un lieu de plus en plus invivable, et qui plus est, inaccessible aux autres ? La question devient, semble-il, le centre flou de ce discours, et elle ne manque pas de remuer le lecteur au cours de

son voyage. Comme elle l'évoque elle-même, la poète reprend la plume de ses prédécesseurs, comme on se passe le flambeau, pour mettre un peu de lumière dans la sombre caverne de la destinée humaine. Mais au bout du compte, peut-être ne savent-ils tous, depuis les Grecs, que s'effacer un peu plus. À vouloir dire l'indicible, quelque chose comme des paysages de sable qui s'émiettent ou le retrait du monde, la poète nous dit surtout son immense solitude. Quelques passages font penser à l'univers de Paul Celan (d'ailleurs, l'évocation des roses est peut-être une référence volontaire à *Rose de personne*) ; les noms de Virginia Woolf, Goethe, Rilke, Marina Tsvetaeva apparaissent au fil des pages. Rien qui ne réfère à autre chose qu'au désert que crée une écriture acharnée au cœur de l'existence. Les paradoxes sont donc nombreux dans ce texte d'une rare densité. Plus qu'ils ne s'opposent, les concepts se fondent les uns aux autres pour former de nouveaux espaces intimes qui rendent unique la voix d'Hélène Dorion. Que le prix Mallarmé 2005 lui ait permis d'atteindre un plus grand lectorat, ce n'est que mérité.

Judy Quinn

Régis Jauffret
ASILES DE FOUS
Gallimard, Paris, 2005,
211 p. ; 29,95 \$

Régis Jauffret est un de ces écrivains qui pourraient rédiger un très bon livre à partir d'un fait divers des plus banals : son style éblouit, rendant le sujet moins – pour ne pas dire « peu » – important. Un style vif, intense, en un mot : impressionnant.



Dans *Asiles de fous*, Damien part en voyage un matin, répétant des gestes posés nombre de fois. Aucune raison pour sa compagne Gisèle de soupçonner quoi que ce soit. La visite imprévue du père de Damien ne marque aucun changement, du moins au début. L'homme est venu installer un nouveau robinet. Il parle des tuyaux, de l'érou, de l'inventeur du robinet qu'on devrait remercier. Ce travail terminé, il veut prendre un café. Ensuite... il annonce qu'il va récupérer les vêtements de son fils. Son ordinateur, ses disques et ses livres de comptabilité. Ainsi que l'armoire en pin. L'armoire qu'il ne peut pas descendre seul, d'ailleurs. Gisèle est jeune, forte, elle pourrait bien l'aider, cela ne lui coûterait pas beaucoup d'efforts... Un moyen peu délicat pour mettre un terme à une relation ? Oui, répondra la mère de Damien

quarante-six jours plus tard (jours au cours desquels elle a aimé et détesté Gisèle, où elle l'a suppliée de ne pas l'appeler, avant de... composer son numéro) : c'est elle qui devait révéler la nouvelle, les femmes se débrouillant mieux dans de telles situations. Heureusement, la dame a une idée géniale : Damien devrait renouer avec Gisèle, pour que, maintenant, sa mère soit celle qui lui annonce la rupture... Celui qui a provoqué toute l'agitation ? Il affiche une indifférence totale, c'est le moins qu'on puisse dire. Et voilà que, peu à peu, le titre du livre devient compréhensible, logique : « [...] plus encore que les histoires d'amour, toutes les familles sont des asiles de fous ».

En disséquant les rapports entre les amants, entre les parents et leurs enfants, en écrivant des phrases comme « j'ai perdu la raison en perdant les eaux », Régis Jauffret signe ici un roman qui vaut certainement d'être lu. Pour son angle de vue, pour ses phrases coups-de-poing, pour son style vraiment remarquable.

Radmila Zivkovic

Alberto Manguel
UN AMANT TRÈS VÉTILLEUX
Trad. de l'anglais
par Christine Le Bœuf
Leméac, Montréal/Actes Sud,
Arles, 2005, 88 p. ; 19,95 \$

Drôle d'histoire, vraiment, que celle d'*Un amant très vétilleux* ! Anatole Vasanpeine, obscur employé des Bains-Douches municipaux, rencontre un maître japonais qui l'initie à la photographie. Miraculeux pour Anatole ! Il pourra enfin, à loisir, immortaliser l'objet de son unique passion : les corps anonymes qu'il aime contempler, en tapinois. Mais là s'arrête la perversité de notre voleur d'images. Car Anatole Vasanpeine est le photo-

graphe des détails. Il ne prend jamais en photo les corps entiers des clients mais des détails, juste, comme un voleur de vues saisies par le trou de la serrure. Le mode narratif qu'a choisi Alberto Manguel est presque aussi curieux que son personnage : comme Anatole est mort en même temps que son œuvre, dans un incendie, c'est donc grâce aux carnets laissés par le photographe que le lecteur accède à cette fiction-biographie, le roman se donnant à lire comme un témoignage crédible, pour ne pas dire vraisemblable, et les références du narrateur hésitant (consciemment, cela va de soi) entre imaginaire et authenticité. La fiction offre ainsi à Alberto Manguel l'occasion de saluer des amis ou des connaissances, comme dans cette note au bas de la page 61 renvoyant à un bibliophile qui existe bel et bien : « Obligeamment prêté par M. Jean-Michel Richet, de la librairie Joseph Gibert, à Poitiers ».

La ville de Poitiers, admirablement décrite (c'est l'art des connaisseurs et le privilège de ses coutumiers !), est d'ailleurs l'autre grande protagoniste de ce roman, sinon la principale – comme en atteste la toute première phrase : « La ville de Poitiers est unique parmi les villes de France ». Avec la photographie et sa variante, la pratique « vasanpeinienne » d'icelle : « La différence entre photographier et voir, c'est que dans le premier cas l'action perdure pour toute l'éternité, tandis qu'elle se produit dans le deuxième en une fraction de seconde qui ne suffit jamais à mes sens affamés ».

Le pseudo-genre libertin du roman ne fait que renforcer la malice complice que l'auteur s'emploie à y mettre, avec force clin d'œil aux lecteurs. Entre étrangeté et drôlerie – agrémentées de l'inventivité intarissable et fulgurante d'Alberto Manguel.

Armelle Datin

Marie José Thériault

« Encadré par un cycle de saisons symbolique qui va du « Printemps » à l'« Hiver », *Obscènes tendresses* est un récit épistolaire où une femme, depuis l'Amérique où elle est revenue, adresse, sur un espace temporel d'environ trois ans et demi, 27 lettres à l'homme qu'elle aime, demeuré par-delà l'Atlantique. Au début de la relation, il y a « équilibre des forces » et partage de « frémissements » : « Très cher et bel amour mon été ma fontaine mon directeur d'inconscience mon soleil ma lampe merveilleuse mon éden, ta lettre, jubilante, extraordinaire, merveilleuse et folle... elle dort toutes les nuits avec moi sous mon oreiller », écrit par exemple l'amoureuse dans un lyrisme emporté qui ne s'embarrasse pas des « virgules, points et autres bornes au langage du cœur » et dans un flot verbal qui emprunte souvent la voie de longues pages sans paragraphes. Pareillement, le destinataire lui retourne « des lettres tendues d'amour », qui ne sont pas livrées dans le récit, mais qui donnent à l'aimée « plus d'énergie que toutes les ampoules de vitamines et de ginseng » : « [...] ta lettre est là, [...] avec toute ta personne, toute ton âme clamante, tout ton corps si vivant si vivant et comme toi elle éclate de passions incalculables, quand j'ai ouvert l'enveloppe ta lettre s'est mise à débouler des mots sans fin

sans trêve sans respiration ».

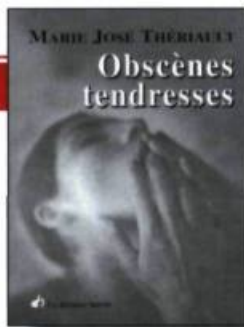
Très tôt, cependant, avant même la fin du « Printemps », « tout [est] fini », doit constater la femme « cataclysmée », alors réduite à « un état difficile à décrire » : des « différends » sont survenus et tous deux ont « dû [se] séparer ». Quoique « rejetée », elle maintient une correspondance à sens unique, passant du « tu » (en « Été ») au « vous » (en « Automne »), puis à nouveau au « tu » (en « Hiver ») et continue de s'endormir en pensée « dans [son] dos [...] dans une obscène tendresse ». L'homme, devenu « indifférent », ne s'intéresse plus à elle que par « curiosité ».

Le ton poétique dont sont tissées les lettres d'*Obscènes tendresses* devrait plaire aux amateurs d'échanges amoureux où il n'y a pas de place pour les regrets et pas davantage pour un « nouvel amour » puisque le premier « [a] tout eu ».

Jean-Guy Hudon

Marie José Thériault
OBSCÈNES TENDRESSE

Le dernier havre, Montréal, 2006, 189 p. ; 24,95 \$



Antonin Artaud
SUPPÔTS ET
SUPPLICATIONS
Gallimard, Paris, 2006,
354 p. ; 21,95 \$

Dans ce recueil d'une rare violence, la poésie d'Antonin Artaud (1896-1948) *déferle*. Le titre intrigue : le mot « supplication » n'existe pas dans le dictionnaire ; on n'y trouve que « supplice » et « supplication », ce dernier terme signifiant une prière ou une remontrance émanant des parlementaires et destinées au roi.

Recueil posthume rédigé durant les années d'internement d'Antonin Artaud (à partir de 1937 et jusqu'en 1946), *Suppôts et supplications* déconstruit souvent par la force des

mots et l'agressivité du poète. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, le ton n'est pas provocateur ni complaisant, mais plutôt désespéré : volontiers blasphématoire, obscène, grossier, scatologique, mais surtout, profondément révolté. Les textes proviennent de différents cahiers rédigés à l'asile de Rodez ; les genres sont variés : poèmes, courts récits, articles (sur Lautréamont), lettres (à ses amis, à Jean Dubuffet, à André Breton, à Georges Braque), récits de rêves (« Les treuils de sang »). Certains textes obsessionnels comme « C'est l'ordre de la cochonnerie criminelle, mentale » ont été dictés par Artaud à sa secrétaire, en 1947. La présentation et les notes d'Éveline Grossman, qui avait publié

Artaud, l'aliéné authentique chez Farrago-Léo Scheer en 2003, situent le contexte d'écriture et l'origine de ces archives rares, qui se révèlent comme autant de symptômes successifs : dépressions, délirés et moments de psychose à la suite des cures de désintoxication de l'écrivain devenu dépendant de l'alcool et de la drogue.

Pourquoi alors lire des textes aussi tortueux, faits de tant de souffrance et de ressentiment ? D'abord parce que l'on y retrouve parfois à l'état pur la verve du poète surréaliste (comparons ces écrits avec *Lombilic des limbes*, publié en 1925). Cette écriture sans limites et sans contraintes de l'auteur du *Théâtre et son double* se rapproche absolument

fiction

de la conception initiale du surréalisme, qui se voulait une expression délivrée des mécanismes de la censure ou de l'autocensure. Aussi, on trouve dans ces ultimes textes d'Artaud les limites de la poésie la plus violente, la plus révoltée, la plus subversive : peut-être la seule expression libératoire d'un être profondément tourmenté, se sachant condamné.

Yves Laberge

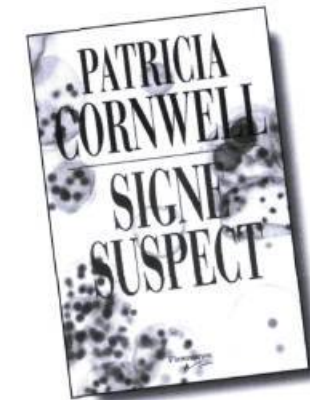
Yoko Ogawa
LA FORMULE PRÉFÉRÉE
DU PROFESSEUR

Trad. du japonais
par Rose-Marie Makino-Fayolle
Leméac, Montréal/Actes Sud,
Arles, 2005, 247 p. ; 29,95 \$

Depuis ses tout premiers titres parus en français, Yoko Ogawa entraîne ses lecteurs dans un univers où normalité et étrangeté se côtoient sans cesse. Ses personnages évoluent au cœur de situations singulières, néanmoins truffées de petits détails banals de la vie quotidienne, suivant les traces d'une mémoire oubliée. Telle était la trame du précédent roman de la prolifique écrivaine japonaise, *Amours en marge*, où les problèmes auditifs de la narratrice incarnaient la trace occultée d'événements enfouis dans ses souvenirs. *La formule préférée du professeur*, son plus récent titre publié encore une fois en coédition chez Actes Sud et Leméac, pousse plus loin le travail d'Ogawa sur les dérives de la mémoire.

Aide-ménagère contractuelle, la narratrice est envoyée par son employeur chez un ancien professeur de mathématiques qui, à la suite d'un accident de voiture aux désastreuses conséquences, a dû quitter son poste à l'uni-

versité. Reclus dans son petit pavillon derrière la maison où vit la veuve de son frère, le professeur résout les problèmes qui paraissent dans le *Journal of Mathematics*, et tous les matins, il enfile son veston où sont épinglées des tas de petites notes dont celle qui lui permet de se rappeler la gravité de son état : « Ma mémoire ne dure que 80 minutes ». Pour appréhender un monde qui lui échappe, le professeur n'a que les mathématiques. « Je déterre les théorèmes qui sont là depuis bien avant ma naissance, dont personne n'a senti l'existence. Un peu comme si je transcrivais ligne après ligne la vérité inscrite sur le carnet de Dieu. Personne ne sait où se trouve ce carnet, ni quand il s'ouvre », explique-t-il à la



narratrice et à son fils de 10 ans qui, peu à peu, se laissent séduire par le mystère et la beauté de ces nombres qui les lient dans une relation unique, sans cesse à reconstruire.

Yoko Ogawa a remporté le premier grand prix des libraires japonais pour *La formule préférée du professeur* de même

que celui de la Société des mathématiques pour avoir su transmettre la beauté de cette discipline. Une œuvre émouvante et lumineuse, peut-être le plus beau roman d'Ogawa... jusqu'au prochain !

Linda Amyot

Patricia Cornwell
SIGNE SUSPECT
Trad. de l'américain
par Andrea H. Japp
Flammarion Québec,
Montréal, 2005,
507 p. ; 29,95 \$

L'univers de la docteure Kay Scarpetta s'écroule. Installée en Floride, elle a quitté la médecine légale institutionnelle pour l'expertise privée. Elle retourne néanmoins à Richmond où l'attendent quelques surprises désagréables : la démolition de ses anciens bureaux est presque achevée ; le médecin-légiste expert qui lui a succédé est un parfait incompetent ; son ancien assistant en chef est plongé dans des problèmes personnels qu'il refuse d'aborder. Le signe suspect qui donne son titre au dix-septième roman de Patricia Cornwell, c'est celui qui concerne une adolescente de quatorze ans, retrouvée sans vie dans son lit et dont la mort reste justement incompréhensible. L'écheveau des pistes que doit démêler l'enquêtrice ne trouvera pas, cette fois, son dévidoir...

L'histoire se concentre sur Lucy, la nièce de Kay, installée à Los Angeles. Premier écueil d'une intrigue qui, il faut bien le dire, se déploie avec peine. Les personnages manquent tous de chair (sans jeu de mots aucun pour cette professionnelle de la médecine légale !), la vision du monde de Patricia Cornwell s'entête à faire dans le mani-chéisme – les beaux et gentils d'un côté, les moches détraqués de l'autre –, les descriptions interminables du luxueux mode

Claire Martin

À tout propos

Est-ce vanité de supposer que ce que l'on pense, croit, fait, ou écrit sur un bout de papier volant parce qu'une idée vous a traversé l'esprit, mérite d'être donné à lire ? S'il est vrai que nous sommes uniques, il doit parfois nous venir une idée singulière. Et encore ? Est-ce que cela en fait la valeur ?

Essais
186 pages ; 19,95 \$




Crédit photo: Jocelyn Bernier

L'Instant même
NOUVELLES · ROMANS · ESSAIS

de vie des protagonistes finissent par être exaspérantes : « Lucy pénètre dans une salle de bains équipée d'une douche-sauna, d'une énorme baignoire, d'une cuvette de toilettes pour madame et d'une autre pour monsieur, ainsi que de deux bidets, sans oublier une vue imprenable ».

Le récit, pour la première fois au présent de narration, reste désespérément froid et implique artificiellement le lecteur comme pour compenser la vacuité de l'intrigue, quasi inexistante, de même que le suspense que l'on attend en vain... Les inconditionnels de Patricia Cornwell seront déçus par *Signe suspect* : sans doute espéreront-ils que le prochain roman les réconciliera avec les péripéties d'une Kay Scarpetta plus fidèle à elle-même.

Isabelle Collombat

Edward Whittemore

**LE QUATUOR
DE JÉRUSALEM**

*T. 1, LE CODEX DE SINAI
et T. 2, JÉRUSALEM AU POKER*

*Trad. de l'américain
par Jean-Daniel Brèque*

Robert Laffont, Paris, 2005,
300 p. et 468 p. ; 41,95 \$ et
45,95 \$

C'est dans la ville sainte qu'Edward Whittemore propose au lecteur de se déplacer dans ses deux romans de science-fiction réunis sous le titre *Le quatuor de Jérusalem : Le codex du Sinai et Jérusalem au poker*. L'élément déclencheur de l'intrigue réside dans la découverte, par Skanderberg Wallenstein, d'une « Bible originelle » jamais lue jusqu'alors, remplie d'événements et de faits historiques qui risqueraient, s'ils étaient connus de tous, de remettre en cause l'ordre du monde, le plongeant dans un chaos sans précédent. « Imaginez ce qui se produirait si [l'on] venait à penser que

Polar

On y est, c'est sûr, dans un vrai polar : il y a des morts troublantes, une enquête avec un inspecteur nommé Bernard Grandmaison, homme de grande culture qualifié de faux Maigret, des suspects qui n'en sont pas tout à fait et une ambiance de suspicion et de questionnements. Et on n'y est pas tout à fait, on est dans un roman avec des histoires d'amour, de haine, loin mais si près des romans de Georges Simenon, Lawrence Block, Manuel Vásquez Montalbán, Henning Mankell. Et puis, c'est tout cela à la fois, une forme de pastiche savant qui se refuse à l'être tout à fait. C'est un pur jeu mené par un écrivain en pleine possession de son art, comme on dit pour résumer cavalièrement.

Gilles Marcotte, dans un style assuré et complexe, joue là-dedans comme un enfant dans un carré de sable : il construit, il échafaude, il détruit ou, plutôt, reprend ses matériaux et nous fait voyager dans un monde puis dans un autre sans jamais perdre le fil. La voie tracée, on la suit avec plaisir et avec un sentiment de sécurité qui honore le meneur de jeu. On n'est jamais dans la vérité franche et absolue, comme si les faits avérés n'existaient plus, non pas faute de preuves, mais pour la raison que tous les possibles sont vrais. Le manuscrit Phaneuf a disparu et nul ne saura jamais le retrouver, nul n'osera jamais le

retracer, nul n'a envie de le lire pour y découvrir ses secrets. Il s'effacera comme un pastiche de vérités trop lourdes. On pourrait dire que son absence est plus vive que sa lecture. Sa disparition marque les esprits comme sa recherche et il ne sera point feuilleté puisque l'action se joue ailleurs et c'est là que le roman a cours. Julien Brossard, éditeur ; Simone, secrétaire d'édition ; Arcade Phaneuf, sénateur, que son épouse Audrey laisse en quelque sorte crever ; Alfred Vleminckx ; l'anecdotique Joanna pour qui meurt Alfred en ingurgitant un plein sac de drogue et d'autres personnages, tous vrais, possibles et touchés par la grâce romanesque. Ce jeu n'est pas vain ; cette littérature, même savante et cultivée, à cause de cela peut-être, laisse quelque chose qui s'agrippe à soi. On a entièrement conscience de cela quand le livre est refermé. Ses secrets sont bien gardés.

Richard Desgagné

Gilles Marcotte

LE MANUSCRIT PHANEUF

Boréal, Montréal, 2006, 216 p. ; 21,95 \$

Mahomet avait vécu six siècles avant Jésus-Christ et non six siècles après. Et si le Christ n'avait été qu'un prophète mineur à l'époque d'Élie. » Pour remédier à la situation, Wallenstein entreprend de rédiger une contre-*Bible*. Son entreprise s'échelonne sur sept années.

Sur une longue période de temps (de 1784 à 1945), divers protagonistes seront amenés à se rencontrer à Jérusalem et tenteront de se rapprocher des deux livres sacrés. Une quête sous-tend alors les romans, quête qui, plutôt que de mener aux objets convoités, dirige les personnages vers leur intériorité et vers leur propre finitude. Histoire complexe que celle-là,

qui se révèle riche de repères temporels, de personnages, de références culturelles et bibliques, et qui commande une lecture attentive.

Les amateurs de science-fiction trouveront leur plaisir dans cette aventure excentrique qui repousse les limites de la raison – en effet, le thème de la folie, que ce soit sous la forme du délire paranoïaque ou des troubles de la personnalité, est amplement exploité – et celles du temps. Ils navigueront aisément entre les familles royales, les lieux et les époques. Une lecture divertissante, en somme, qui oblige le lecteur, l'espace d'un instant, à se dessaisir de toute conception tangible du monde connu pour se laisser

entraîner dans un voyage empreint de magie, dans un univers tourmenté, certes, mais qui se veut des plus rafraîchissants.

Marie-Élaine Bourgeois

Michael Crichton
ÉTAT D'URGENCE

*Trad. de l'américain
par Patrick Berthon*

Robert Laffont, Paris, 2006,
648 p. ; 29,95 \$

Ceux qui se procureront le dernier *opus* de Michael Crichton feront d'une pierre deux coups. En plus d'un gros *thriller* déroulant son intrigue sur fond de sciences environnementales, ils auront droit à un essai sur



fiction

la théorie du réchauffement de la planète et une illustration de cette vérité toute simple : une théorie n'est pas vraie du seul fait que tout le monde y croit.

Un mécène meurt mystérieusement après avoir retiré son soutien financier à une importante organisation dédiée à la lutte contre le réchauffement de la planète. Quelques-uns de ses proches, guidés par un agent des services secrets américains, doublé d'un spécialiste des questions environnementales, tenteront de trouver les raisons qui ont poussé le mécène à abandonner une cause qui lui tenait à cœur.

De l'Islande à la Californie, de l'Antarctique aux îles Salomon, notre quarteron d'Indiana Jones improvisés se retrouvera bien vite à la poursuite d'éco-terroristes décidés à provoquer de graves cataclysmes pour forcer les pouvoirs politiques à agir. Dans cette poursuite, nos héros devront évidemment surmonter une kyrielle d'embûches : poursuites, trahisons, coups fourrés, retournements spectaculaires, etc.

Beaucoup de ces développements n'ont toutefois qu'un seul but, permettre à Michael Crichton d'exposer son point de vue sur les variations climatiques. À grand renfort de citations, de graphiques, de références (le livre comporte une bibliographie de 22 pages), il met à mal à peu près toutes les idées actuelles sur les changements climatiques. Cette réplique d'une de ses héroïnes résume parfaitement son point de vue : « La menace du réchauffement planétaire est pratiquement inexistante ».

En raison de ses personnages stéréotypés, de ses développements convenus, de son écriture

assez terne, le lecteur gardera bien peu de souvenirs de l'intrigue du roman. Par contre, il sera troublé et déstabilisé par les données extrêmement convaincantes citées par Michael Crichton au soutien de sa thèse. Mieux vaut lire *État d'urgence* pour les idées qu'il avance plutôt que pour ses qualités littéraires.

Yvon Poulin

Jean-Paul Daoust
CINÉMA GRIS
Triptyque, Montréal, 2006,
68 p. ; 17 \$

On se rappellera que le « poète-dandy » a exploré le « non-dit », tant sur le plan existentiel que sur celui de la vie urbaine nocturne : tout, en fait, ce que cache le jour... dans notre « condition moderne ». On peut parler, à cet égard, d'une poésie urbaine éclatée et assez raffinée à la manière d'un Oscar Wilde. On se reportera au très beau recueil *Taxi pour Babylone* (Écrits des Forges/Orange bleue, 1996). Dans l'ensemble, l'œuvre poétique de Jean-Paul Daoust peut être vue comme un instrument tant artistique que social visant l'évolution – probable... – de la condition, souvent sordide, de l'être humain.

Dans le cas de *Cinéma gris*, nous sommes sensiblement en présence de la même démarche. L'existence souterraine du poète est explorée : « [L']alcool de la nuit écrit / la vie exacte ». Celle-ci est décrite à l'image d'un film projetant une lumière, à la fois grisâtre et colorée, sur les ruines urbaines engouffrées... Cependant, la vie n'est pas nécessairement montrée comme quelque chose d'unique dégradant, car le poète est



constamment enveloppé dans le raffinement du « dandy »... tout en entrevoyant les abîmes vers lesquels nous pouvons être amenés à chuter : « [R]umeurs d'incestes de génocides / ne restent que les étoiles de l'enfer ».

Gilles Côté

Annick Perrot-Bishop
EN LONGUES RIVIÈRES
CACHÉES
David, Ottawa, 2005,
73 p. ; 15 \$

Un recueil de poésie, joliment illustré par une aquarelle de Natalie Beausoleil, intitulée *Rêve aquatique*. On y nage dans les nuances de bleu, d'orangé et d'olive, un mélange de rêve et de peurs des profondeurs.

Et l'on apprend, en quatrième de couverture, que l'auteure est de triple origine, vietnamienne,

indienne et bretonne, qu'elle a vécu au Vietnam, en France et qu'elle s'est installée il y a une vingtaine d'années à Terre-Neuve.

On ne s'étonne donc pas qu'*En longues rivières cachées* soit sur le thème de l'eau et de tout ce qu'elle comporte de possibilités de vie et de mort.

L'aspect visuel, dans un recueil de poésie, est souvent aussi important que le texte. Ils sont liés parce que tous deux porteurs et solidaires d'un même message. Ici, comme le texte est présenté en blocs, en monolithes, l'impression créée est tout le contraire de ce qu'annonce l'aquarelle, le titre et le résumé. On s'attendrait à une continuité entre les pages, à un cycle comparable au mouvement de la vague. Ce n'est pas le cas. Ce sont plutôt de falaises dont on a l'image, d'eau qui se fracasse, de mots qui essaient de franchir les caps, de brisure de rythme, de cassure de sens.

Cet ouvrage, c'est Bonifacio, en Corse, avec tout ce que le paysage comporte d'élévation, de grandeur, de force, mais également d'impossibilité d'accès et de peur du vide.

Réjeanne Larouche

Jean-Paul Dubois
VOUS PLAISANTEZ,
MONSIEUR TANNER
L'Olivier, Paris, 2006,
198 p. ; 24,95 \$

L'expression populaire « se peindre dans l'coin » prend toute sa signification dans le dernier-né de Jean-Paul Dubois. Alors que le gigolo de feu son vieil oncle se prélassait au bord de la mer dans le luxueux appartement que son vieil amant lui a légué, Paul, le neveu moins choyé, bosse sur la ruine que ce dernier lui a laissée en héritage. L'entreprise est colossale mais notre homme en a vu d'autres ! Il décide donc d'engager des pro-

fessionnels pour lui prêter main forte. Et défile alors sous nos yeux ébahis une galerie de personnages bizarroïdes, incongrus et parfois carrément fourbes !

Avec le talent de conteur et la verve qu'on lui connaît, Jean-Paul Dubois nous dépeint les petites et les grandes misères d'un pauvre célibataire qui s'échine à restaurer une maison où pourraient cohabiter plusieurs générations tellement elle est immense ! S'adjoignant quelques représentants des divers corps de métier de la construction, monsieur Tanner découvre avec stupéfaction plusieurs facettes de la nature humaine : une paire de paresseux escrocs travaillant au noir, escortée d'une horde de chiens se charge de refaire la toiture ; Chavolo et Dorado, analphabètes amateurs de calendriers Pirelli, refont les plafonds ; un jeune Russe à la foi envahissante refait quant à lui « l'électricité » selon « schéma rieuse » ; un maçon bougon et taciturne fait une erreur qu'il aurait fallu « voir avant » ; un spécialiste des cheminées se fait attendre et un ingénieux plombier prénommé Émile Harang déclenche un déluge... mais les rénovations atteignent leur point culminant lorsque se présente Khaled Fahred, jointeur professionnel. « On aurait dit qu'il faisait l'amour à un buffle d'Afrique ou luttait à mains nues contre un gavia. Il soufflait à pleins poumons puis bloquait sa respiration, émettait quelques petits cris étouffés, des gémissements pouvant aussi bien s'apparenter à de la douleur qu'à du plaisir, s'autorisait encore quelques halètements, puis se relâchait en une jouissance animale plaintive et grognée. »

La déveine de ce pauvre bougre, un peu naïf mais fort sympathique, nous incite à y penser à deux fois avant d'entreprendre des rénovations...

Sylvie Trottier

Bernard du Boucheron

Pour ceux et celles, sans doute innombrables, qui ignorent tout de la chasse à courre, la première moitié du roman semblera écrite dans une langue étrangère. Des codes rigides et opaques régissent les structures sociales, les rapports entre les femmes et les hommes, le rituel de l'encerclement et de l'hallali ; les termes et les expressions, qu'un glossaire doit rescaper, séduisent sans renseigner. Peu à peu, cependant, Bernard du Boucheron dégage de cet univers suranné un triangle humain aux intransigeances contrastées et meurtrières. Tous trois cavaliers experts, tous trois arc-boutés sur des entêtements sans faille, la belle et imprévisible Aella, le roturier Coup-de-Fouet et le charmeur Hugo de Waligny vivront, proches et étrangers, la chasse à courre, la guerre, le sexe et la haine. Ce qui semblait figé bouge comme lave de volcan.

Tout cela se situe, fort logiquement, à un moment charnière, en ce début de XX^e siècle où la guerre comptait sur les chevaux plus que sur les blindés. L'équitation, qui semblait un caprice, se révélait au front une arme redoutable ; on comprend mieux l'entrée en scène. Du Boucheron se montre ainsi connaisseur et cohérent : sans la toile de fond de la guerre de 1914-1918 et sans le prestige musclé que l'époque accordait à la maîtrise de

l'équitation, tout, dans ce roman, sentirait l'excès et sombrerait dans l'in vraisemblance. Ce monde, où la noblesse défend avec morgue ses privilèges tout en assumant les risques du champ de bataille, est en train de basculer. Le noble ne peut plus traiter comme une bête le paysan ou le subordonné ; l'erreur de goût devient une imprudence. S'il trouve un Coup-de-Fouet sur sa route, le noble engoncé dans ses titres sera brutalement dégrisé : « Monsieur, tout Monsieur que tu es, si tu reviens ici, je te tue ! ».

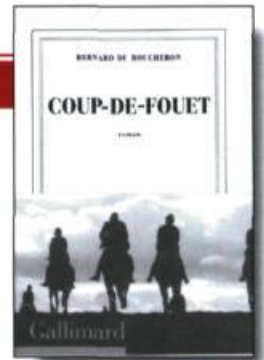
Le bouquin ne se livre que moyennant l'effort. Si, pour demeurer dans le ton, on saute l'obstacle, on accède à un superbe contraste : alors que craquent les conventions sociales, les passions humaines réaffirment leur éternité. Comme si Lady Chatterley trouvait du charme à un *piqueux* au moment où la noblesse perd ses privilèges.

Laurent Laplante

Bernard du Boucheron

COUP DE FOUET

Gallimard, Paris, 2006, 191 p. ; 26,95 \$



Fabrizio Mejía Madrid

LE NAUFRAGÉ DU ZÓCALO

*Trad. de l'espagnol
par Gabriel Jaculli*

Les Allusifs, Montréal, 2005,
197 p. ; 19,95 \$

Les Aztèques appelaient leur ville, construite sur les eaux d'un lac immense, Tenochtitlán. Puis les Espagnols s'y sont installés, sur les traces du conquistador Hernan Cortés, et México, du nom d'une autre nation indienne, les Mexicas, est devenue la capitale de la Nouvelle-Espagne. Aujourd'hui asséché, le lac a disparu, les colonisateurs ont déguerpi depuis longtemps, et la mégapole compte 20 millions

d'habitants. Une ville monstrueuse et tentaculaire, menacée par le couple de volcans un peu plus à l'est, une ville qui, au fil des siècles, a affronté tous les fléaux naturels ou provoqués par les humains : inondations, épidémies, incendies, surpopulation, tremblements de terre, pollution atmosphérique, criminalité, corruption. Un merdier que Pablo Urbina ne veut surtout pas quitter.

« Pourquoi rester ? J'ignore les raisons des autres. La mienne n'est guère originale : je ne saurais vivre ailleurs. [...] Je connais cette ville qui repart chaque jour de zéro, confite dans sa propre contingence, où il ne faut rien considérer comme décisif si l'on veut s'en sortir. Je connais ses pragmatismes cyniques et ses

sous-entendus quand elle me parle inlassablement de ses désirs, de ses progrès, de ses rêves, de ses attentes qui ne sont que mensonges. Les paroles, ici, ont valeur d'actes ; ce sont les escarmouches de notre guerre civile de l'indolence, où le premier qui se fâche a perdu. Et les perdants doivent partir. »

À travers ses errances de chômeur diplômé abandonné par sa femme et ses rapports avec ses deux meilleurs amis – Paula, qui part mais revient, et David, qui veut partir mais ne bouge pas –, Urbina tisse une toile qui emmêle adroitement sa propre histoire et celle de México. Divisé en quatre parties liées aux éléments – le tremblement de terre de 1985, l'inondation de

fiction

1629, la pollution de l'air, et l'incendie de 1734 –, *Le naufrage du Zócalo* raconte une histoire d'amour à la fois cynique et tendre, lucide et indomptable : celle que le narrateur entretient pour cette ville où « la seule victoire, c'est s'y réveiller ». Celle sans doute que Fabrizio Mejía Madrid, journaliste à *La Jornada* et ancien directeur de la Culture de Mexico, ressent lui-même pour cette fabuleuse créature urbaine où il est né à la fin des années 1960. Un roman tout à fait captivant et fort bien traduit par Gabriel Jaculli.

Linda Amyot

Harlan Coben
JUSTE UN REGARD
Trad. de l'américain
par Roxane Azimi
Belfond, Paris, 2005,
394 p. ; 24,95 \$

Connaît-on vraiment ses proches ? Si l'homme que vous avez épousé il y a dix ans n'était pas celui que vous croyiez ? Pour Grace Lawson, il a suffi de tomber sur une photo vieille de vingt ans pour comprendre que son existence est une terrible imposture. « Il y a des accrocs soudains. Des déchirures dans la vie, de profonds coups de couteau qui vous lacèrent la chair. Votre vie suit son cours, et subitement tout éclate. Se disloque comme après une éventration. Et puis il y a des moments où l'écheveau de votre vie se dévide, tout simplement. On tire sur un fil qui dépasse, une couture craque. Au début, le changement est lent, quasi imperceptible. Pour Grace Lawson, le dévidage a commencé chez Photomat. » La photo sur laquelle elle vient de tomber représente cinq adolescents dont l'un est Jack, Grace en est sûre...

Dès le lendemain de cette découverte, Jack s'évapore dans la nature... avec la photo. Commence alors pour Grace une longue quête de la vérité, et elle ne sait pas encore qu'elle n'est pas la seule sur les traces de son mari disparu. Entre traques, disparitions, vengeances et assassinats, que pimentent de nombreux rebondissements, le suspens croît au fil des pages, maintenant le lecteur dans une frénésie de lecture. Nuit blanche assurée !

Avec ce quatrième roman publié chez Belfond – l'auteur en écrit un par année –, Harlan Coben s'impose comme un grand maître du polar, le suspens ubiquiste reposant ici sur une intrigue très bien ficelée. Ou l'art de faire basculer le quotidien le plus ordinaire dans une situation pour le moins exceptionnelle.

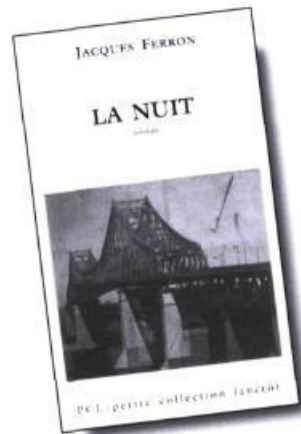
Isabelle Collombat

Jacques-Pierre Amette
LE TABLEAU DE POUSSIN
Albin Michel, Paris, 2005,
111 p. ; 18,95 \$

Une mairie de Normandie a acquis, grâce à la négociation serrée entreprise par un conservateur de musée, Monsieur Chalbin, un tableau de Poussin, réalisé un an avant la mort de l'artiste, intitulé *Paysage des environs de Rome*.

Nous retrouvons-nous dans le grand salon de la mairie, où doit avoir lieu le vernissage, en compagnie du maître d'hôtel, d'une serveuse, d'un serveur, d'un journaliste-écrivain, d'un professeur amer, de l'adjoint au maire, d'une dame nommée Mirabelle, de la sœur de Chalbin et de Chalbin lui-même.

Au début, rien n'est prêt : pas de vestiaire, pas de chaises, pas de buffet ; les petits-fours sont à



l'état de projet, les plats de gigot au frigo. Il y a quelques grands vins que le maître d'hôtel fait goûter à Chalbin, en attendant le personnel, tout en constatant que les verres sont mal rincés, qu'il y aura quatre caisses de champagne plutôt que six, que l'adjoint au maire a décommandé le Steinway et le pianiste, par souci d'économie. Et c'est comme ça pour beaucoup d'autres choses.

On attend les gens dans trois quarts d'heure.

Mais on ne connaîtra personne d'autre dans cette pièce que ceux qui sont là, qui attendent les invités, se livrant à nous, à travers des échanges teintés par l'alcool, l'impatience et de tristes nouvelles pour certains comme Chalbin, qui a reçu de forts mauvais résultats d'exams médicaux. La beauté de l'événement qu'il vit jure tant avec la perspective horrible de la maladie...

C'est d'une sorte de désillusion collective que nous serons spectateurs, au centre de ce vernissage plutôt terne, où chaque personnage, à l'image de la toile, n'a pas été mis en valeur dans sa vie, n'a pas eu le décor qu'il méritait, l'espace ou le temps qu'il lui fallait pour mener son existence comme il la voulait.

Un fort beau texte par ailleurs !
Réjeanne Larouche

Jacques Ferron
LA NUIT
Lancôt, Outremont, 2005,
130 p. ; 12,95 \$

Initialement parue chez Parti pris en 1965, cette longue nouvelle – qui deviendra *Les confitures de coings* (Parti pris, 1973) – présente les déambulations de François Ménard dans l'obscurité de Montréal. Ce simple employé de banque va s'intéresser à la politique en appuyant des partis s'opposant à l'ordre économique et social, l'« ordre établi », comme on l'a souvent nommé...

François Ménard, alias Jacques Ferron, erre ainsi dans le labyrinthe nocturne que représente le Montréal de l'époque préfelquiste, préambule à l'éclatement des contestations survenu en octobre 1970. On se souviendra par ailleurs que le docteur Ferron, membre du Rassemblement pour l'indépendance nationale et fondateur en 1963 du Parti Rhinocéros, agira comme médiateur lors de l'arrestation, en 1970, des felquistes Paul Rose, Jacques Rose et Francis Simard.

La nuit est une allégorie assez fantaisiste issue de l'esprit de cette période trouble de notre histoire. Mais la fantaisie, curieusement, ne nous éloigne point des problèmes concrets du Québec de ce temps : elle semble même, parfois, nous en rapprocher... surtout en ce qui regarde certaines réflexions sur l'argent, la lutte des classes sociales, l'indépendance ou le sens du communisme d'alors...

Voilà une œuvre fort originale, à l'image de toute l'écriture de Jacques Ferron. Mentionnons que *La nuit* est un texte contemporain du *Prochain épisode* d'Hubert Aquin, d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel* de Marie-Claire Blais ainsi que de *L'âge de la parole* de Roland Giguère.

Gilles Côté